

## **Se dresser** *Les Justes*

Marie-Andrée Brault

---

Numéro 138 (1), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65240ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Brault, M.-A. (2011). Compte rendu de [Se dresser / *Les Justes*]. *Jeu*, (138), 15–17.

## Les Justes

TEXTE **ALBERT CAMUS** / MISE EN SCÈNE **STANISLAS NORDEY**

COLLABORATION ARTISTIQUE **CLAIRE INGRID COTTANCEAU** / SCÉNOGRAPHIE **EMMANUEL CLOLUS**

COSTUMES **RAOUL FERNANDEZ** / LUMIÈRES **STÉPHANIE DANIEL** / SON **MICHEL ZÜRCHER**

AVEC **EMMANUELLE BÉART, VINCENT DISSEZ, DAMIEN GABRIAC, RAOUL FERNANDEZ, FRÉDÉRIC LEIDGENS, WAJDI MOUAWAD, VÉRONIQUE NORDEY** ET **LAURENT SAUVAGE.**

COPRODUCTION DE LA **COMPAGNIE NORDEY**, DU **GRAND THÉÂTRE DE LUXEMBOURG**

ET DU **THÉÂTRE NATIONAL POPULAIRE DE VILLEURBANNE.**

PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE FRANÇAIS DU CNA DU 28 SEPTEMBRE AU 2 OCTOBRE 2010.

MARIE-ANDRÉE BRAULT

## SE DRESSER

Une certaine vision du théâtre de Camus persiste aujourd'hui : un théâtre à thèse, daté, voire poussiéreux. Des relectures récentes, comme celle de Marc Beaupré pour *Caligula*<sup>1</sup>, nous prouvent au contraire que Camus a une force de percussion indéniable. La mise en scène des *Justes* de Stanislas Nordey, dans une tout autre esthétique, réaffirme la nécessité actuelle de ses œuvres.

L'aire de jeu est dépouillée de tout artifice. Le décor évoque un bunker avec l'allure brute des panneaux assemblés qui, au gré des éclairages précis et saisissants de Stéphanie Daniel, semblent se parer tantôt de rouille, tantôt d'or. À gauche, tout au fond, une sorte de sas et une passerelle signalent la rupture entre deux univers : la scène, lieu du groupe révolutionnaire, du clan, des discussions et des idéaux, et le hors-scène, le monde extérieur où l'on se trouve seul face à soi-même dans la terrible urgence de l'action concrète. Le spectateur, témoin des préparatifs d'un attentat visant le grand-duc Serge, assiste surtout aux joutes verbales des rebelles. La question au cœur des querelles intestines est abordée sans détour par Camus : jusqu'où doit-on aller au nom de la révolution ? Si assassiner le

despote et mourir soi-même pour la cause prennent les allures d'inconvénients incontournables, Stepan et Kaliayev ne s'entendront toutefois pas sur le sort des innocents surpris au milieu des feux. Revenu sans avoir accompli sa mission, Kaliayev se défend : comment commettre l'attentat prévu alors que des enfants se trouvaient à bord de la calèche du grand-duc ? Le coup sera remis, Kaliayev le réussira, mais sera arrêté. Les certitudes sur l'engagement total et entier, déjà ébranlées, pourront-elles tenir ? Que se passe-t-il, par exemple, lorsque l'amour entre en jeu ? Camus explore cette idée notamment par le biais des personnages féminins, avec la détresse de la grande-duchesse, déchirée par sa perte, mais pourtant remplie du désir de sauver le meurtrier, et celle de Dora, qui sait que Kaliayev sera exécuté et que la révolution aura définitivement dévoré leur amour. Il peint les innombrables douleurs qui taillent les êtres dans la quête d'un idéal. Mais si le passage de la parole aux gestes peut être destructeur, il n'en est pas moins vital.

Dans les premiers instants du spectacle, les postures rappellent la statuaire. Les corps, parés de longs manteaux gris qui renvoient de façon non équivoque à la Russie du début du siècle dernier, se dressent dans les découpes de lumière. Les acteurs joueront d'ailleurs souvent en biais les uns des autres,

1. Lire le compte rendu critique qu'a fait Yan Hamel de *Caligula (remix)* dans « Vie et mort de Caligula », *Jeu* 136, 2010.3, p. 23-28.

# TERRORISTES. LE MATIN



*Les Justes* de Camus, mis en scène par Stanislas Nordey (Compagnie Nordey/Grand Théâtre du Luxembourg/Théâtre National Populaire de Villeurbanne) et présentés au Théâtre français du CNA à l'automne 2010. SUR LA PHOTO : Wajdi Mouawad, Emmanuelle Béart, Frédéric Leidgens, Damien Gabriac et Vincent Dissez. © Brigitte Enguérand.

limitant les échanges de regards, et adopteront une gestuelle stylisée où les mouvements nets des bras et des mains viendront ponctuer les répliques. Ainsi, si les costumes cherchent à établir un lien avec la réalité historique, le jeu, lui, obéit à sa propre grammaire, hors temps, hors lieu. La profération du texte, qui allie puissance et contrôle, propose une prosodie inattendue et fuit l'affect. Si elle laisse peu de prise à une reconnaissance émotive spontanée pour celui qui observe de la salle, elle réussit à faire entendre de façon très claire la pensée de Camus, de même qu'à incarner les tensions et la violence indissociables de l'esprit de révolte. Avec ce parti pris impitoyable pour les acteurs comme pour les spectateurs, Nordey parvient à rendre sensible le péril, qui est tout à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du groupe, à l'intérieur et à l'extérieur de soi. À ce difficile exercice, Frédéric Leidgens excelle. Son interprétation d'Annenkov, le chef autour duquel tous se rallient, conjugue élégance et fermeté dans le mouvement et dans le verbe. Vincent Dissez, en Kaliyev, fascine : ses gestes tranchés font écho à sa façon d'attaquer le texte. Chaque mot, chargé comme une arme, résonne. Cette virtuosité de Dissez ne joue toutefois pas en faveur de Wajdi Mouawad et d'Emmanuelle Béart, dont les prestations en Stepan et Dora souffrent de la comparaison. Moins finies, moins incisives, moins contrôlées, elles n'arrivent pas toujours à maintenir la tension imposée par la direction de Nordey.

Ce choix de l'épure, qui souligne l'intransigeance de la quête des terroristes, exige non seulement une maîtrise parfaite des acteurs, mais commande également une contention de tous les instants de la part des spectateurs. Malgré quelques moments où les personnages arpentent fiévreusement la scène, malgré le *Prélude en do mineur* de Bach qui imprime son élan rapide à certaines transitions, l'apparent statisme de l'ensemble peut jouer contre la pièce. La direction donnée au quatrième acte des *Justes*, qui rompt le huis clos entre les révolutionnaires pour se transporter dans le monde extérieur, aura habilement su étonner et renouveler l'attention. L'action a lieu dans la prison où Stepan se trouve incarcéré à la suite de

l'attentat. L'espace de jeu se réduit à ce moment à l'avant-scène, un rideau masquant le reste du plateau. Stepan fera connaissance avec Foka, son compagnon de cellule, le policier Skouratov et la grande-duchesse, venue le rencontrer pour comprendre son geste, lui dire sa douleur et, ultimement, tenter de le sauver. Les trois, à leur façon, mettront à l'épreuve les idéaux du révolutionnaire. Nordey fait de cet épisode du pénitencier une sorte de contrepoint ironique, cauchemardesque pour le prisonnier puisque la grandeur de son action et le tragique de sa situation se heurtent à des personnages pitoyables et ridicules (Raoul Fernandez en Foka) ou d'une insolence et d'une arrogance flamboyantes (le remarquable Skouratov de Laurent Sauvage). Tandis qu'il aiguille Véronique Nordey vers un jeu empreint de solennité pour le rôle de la veuve, le metteur en scène profite au contraire des deux figures masculines pour opérer une rupture de ton, flirtant avec un comique qui déjoue les attentes et montre l'aspect désespérant des événements sous un jour nouveau. Nordey reviendra à l'esprit initial au dernier acte qui redonne sa place au groupe d'insurgés.

Il y a quelques années déjà, au moment où Wajdi Mouawad était encore à la barre du Quat'Sous, Stanislas Nordey avait présenté au public montréalais *Forces* d'August Stramm<sup>2</sup>. Alors que ce spectacle m'avait paru être, au final, un habile exercice de style ou un objet de curiosité, ses *Justes* arrivent à toucher à quelque chose d'essentiel. En travaillant les corps et les voix pour les transformer en traits précis, Nordey dénude jusqu'à l'os les protagonistes. À cause de son exigence et parce qu'elle fuit l'ornement et la simple adhésion émotive, on ne peut sans doute pas dire de cette production des *Justes* qu'elle transporte. Non. Elle ancre, plutôt. Dans l'âpreté de l'existence, dans la foi en l'intégrité et la justice, dans le nécessaire et difficile amour. ■

---

2. Voir mon compte rendu critique paru dans *Jeu* 117, 2005.4, p. 22-24.